Liaison



Une histoire à constituer Pour un peuple à réaliser

Denis Gratton

Numéro 42, printemps 1987

URI: https://id.erudit.org/iderudit/43529ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé) 1923-2381 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Gratton, D. (1987). Une histoire à constituer : pour un peuple à réaliser. *Liaison*, (42), 37–38.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/



L'automne de 1897 amène avec lui une bonne nouvelle pour Hormidas. Son épouse porte un second enfant, un frère ou une sœur pour le petit Oscar. Mais le temps des réjouissances demeure bien court. Le 5 octobre 1897, le village devient une fois de plus la proie des flammes. L'incendie se déclare vers 13 heures; le sinistre est de taille car le vent propage un feu dévastateur sur une superficie de huit km. À 15 heures, le clocher de l'église paroissiale bascule : tout est fini. Dans l'espace de quelques heures seulement, 275 familles se retrouvent sans abris. Le village entier a été détruit. Hormidas, sa femme et le jeune Oscar ont tout perdu.

Découragés, plusieurs songent à quitter les lieux. Mais le curé organise des soins d'urgence. Il se rend chaque jour à la gare pour dissuader ses paroissiens de partir. Hormidas l'accompagne souvent et c'est lui qui ramène ses compatriotes sous des abris temporaires. Prié d'intervenir, le gouvernement a en effet envoyé des tentes de toile, des couvertures, des barils de lard, des poches de farine et des vêtements. Le jeune père de famille se charge même de distribuer le pain et le fromage qui arrivent par wagons de Toronto.

Monsieur le curé n'a pas tardé, quant à lui, à renseigner monseigneur l'Évêque sur l'étendue des ravages. Le mot s'est répandu dans tous les cantons et une quête spéciale a été menée à travers le diocèse pour venir en aide aux sinistrés. À l'instar de ses compatriotes démunis, Hormidas reçoit 250 \$ pour recommencer à neuf. Cet argent sera bien utilisé par le père d'une jeune mais croissante famille.

Oui, il faut se souvenir que le vaillant Hormidas n'a point son pareil. Il fait tout en grand, avec force et dynanisme. La maison qu'il a bâtie est simple mais spacieuse; au fil des ans elle a accueilli un deuxième enfant, puis un troisième, et un quatrième, sans compter des jumeaux. Cré Hormidas!

Cette nouvelle de Paul-François Sylvestre est tirée de son recueil de nouvelles historiques Une jeunesse envolée, publié ces jours-ci par les Éditions l'Interligne. L'écrivain est membre du comité de rédaction de LIAISON.

Une bistoire à constituer

Pour un peuple à réaliser

par Denis Gratton

The French-Canadians are a people with no history — Lord Durham

Peu de phrases ont autant choqué l'imaginaire canadien-français que celle citée ci-dessus. Si nos historiens « nationaux » se sont vite empressés de la contredire, c'est moins parce qu'elle est foncièrement vraie ou fausse mais surtout pour ce qu'elle contient de mépris, voire de péjoratif.

En effet, la sagesse conventionnelle tend à considérer tout peuple « ahistorique » comme une société incomplète, un aggrégat social sans plus. Par conséquent, plusieurs regroupements s'empressent à répertorier les éléments du passé qu'ils colligent, afin de démontrer la pertinence du présent en référence à ce qu'ils annoncent pour l'avenir. Mais quiconque considère incomplète toute collectivité « a-historique » juge bien sévèrement la grande majorité des populations qui ont habité cette planète et qui n'ont jamais trouvé utile de s'historiographier. Pourquoi donc certains peuples estiment-ils pertinent de se couvrir d'histoire et d'autres pas?

L'Histoire, celle qui s'écrit avec un H majuscule, se présente comme une reconstruction du passé en fonction d'un projet d'avenir collectif à réaliser. Quelle est donc sa pertinence, en particulier pour des communautés minoritaires qui, pour des raisons démographiques, ne peuvent espérer se doter de leviers politiques permettant le plein accomplissement de leurs projets sociaux? Quelle est, plus précisément, sa pertinence pour l'Ontario francophone?

La formation et la survie des groupes sociaux passent par la construction d'un système de références symboliques qui sert à établir leur identité spécifique. (Jacques Chevalier, L'État-Nation, dans Revue du Droit public, Paris, 1980, nº 5)

Faisant naguère partie d'un tout appelé Canada-français, l'Ontario francophone prend progressivement conscience de son exclusion à partir des années 1960, à mesure que le Québec redéfinit ses frontières et son identité culturelle à la faveur de la seule population qui puisse être touchée par les législations de sa gouverne politique. Orpheline, la diaspora québécoise habitant l'Ontario est confrontée à certains choix collectifs: retourner au berceau québécois, s'assimiler à la majorité anglophone ou se définir une identité propre. La première option est jugée irréaliste pour la majorité des Franco-Ontariens, et la seconde est inacceptable pour plusieurs; reste la troisième.

Il faut constituer l'évidence, désigner cet ensemble appelé Ontarie (néo-

logisme désignant l'Ontario francophone). On la veut irréductible, ne nécessitant donc ni trait d'union ni association pour s'affirmer. La chose, c'est-à-dire l'Ontarie, se doit de devenir une évidence sociale aux yeux de ceux qui la composent autant qu'aux yeux de ceux auprès de qui sera négociée une reconnaissance formelle. Mais cette essentialisation de la collectivité. cette différenciation, passe par l'établissement de certains critères : langue, religion, coutumes, géographie, histoire. Aucun de ces critères n'est important en soi, mais plutôt en fonction de l'importance dont on l'investit.

En Ontario francophone, langue et lieu de résidence constituent les critères formels d'inclusion. Mais au-delà de cette vision quasi-juridique, un effort a été entrepris depuis une quinzaine d'années visant à consacrer le caractère irréductible de l'Ontario francophone. La constitution de l'Histoire devient l'un des piliers les plus importants dans cette construction imaginaire qui doit servir à démontrer l'enracinement dans le temps de cette population appelée ontaroise.

Depuis la consécration d'Estienne Brusle comme père fondateur, depuis la mise en valeur de la colonie française de la région de Détroit, qui s'y était établie avant la conquête de 1760, depuis les crises scolaires des années 1970, et surtout depuis le rappel aux contemporains des injustices du Règlement 17, l'Ontarie fait peau neuve en se constituant un passé. Bref, on avance en arrière. S'il est possible d'ironiser cette démarche, il ne faudrait pas croire qu'elle est singulière. L'Ontario anglophone, celle-là même qui vante son cosmopolitisme, n'a t-elle pas fêté en 1984 son bicentenaire de l'arrivée des Loyalistes, en faisant fi de cet ancien peuplement de ce qui s'appelle aujourd'hui Windsor?

Pourquoi donc certains peuples estimentils pertinents de se couvrir d'histoire et d'autres pas?

Tenons-nous en à l'Ontario francophone. Le rappel historique contient sa part d'oublis et d'exagérations. Par exemple, les tortures subies par les saints martyrs canadiens sont relatées en détail. Mais on oublie que les Jésuites ont aussi apporté des maladies contagieuses qui ont décimé une portion importante de la population autochtone de la Baie Georgienne. Le Règlement 17 fait l'objet d'un rappel systématique dans presque tous les manuels de l'Ontario francophone mais on tait un passé anti-sémite qui gêne l'image que l'on entend projeter. Cette image est généralement la même dans toutes les collectivités minoritaires : celle d'un peuple qui a été victime des agressions d'une collectivité voisine. La persécution passée se veut catalyseur de l'affirmation à venir.

Je suis de la race des dépourvus. (André Paiment, « En plein hiver », CANO)

De nombreux livres d'histoire ont été publiés depuis une dizaine d'années en Ontario français. Comment expliquer ces nouvelles pulsions créatrices de nos historiens? L'Ontario francophone a vécu au cours des années 1970 une période d'effervescence patriotique. Les Ontarois y ont attesté leur présence; les historiens, pour leur part, font la démonstration de leur démonstration. Bref, l'Histoire apporte à la réalisation de la nouvelle collectivité ce qui lui est le plus indispensable : un mythe fondateur.

Denis Gratton est présentement directeur du projet du Dictionnaire de l'Amérique française au Centre de recherche en civilisation canadiennefrançaise de l'Université d'Ottawa. Il est aussi secrétaire du Conseil d'administration des Éditions l'Interligne

38 LIAISON PRINTEMPS 1987